

Tomás Gubitsch, de “5” à 1

Guitariste volubile, l'ancien partenaire de Mederos et Piazzolla s'était éloigné de son instrument. Il y est revenu en quintette et pourrait s'offrir bientôt quelques monologues

Bon, les gars, surtout, ne jamais oublier de rire... Dans le livret de « 5 », le récent disque en quintette de Tomás Gubitsch, il est écrit que les musiciens n'ont jamais trahi ce sain principe. Le guitariste qui,

après huit longues années sans instrument, compositeur et directeur d'orchestre devenu muet du côté du manche -mais de propos délibéré-, avait retrouvé le chemin de sa guitare et celui du studio d'enregistrement dans le même élan. Il a donc composé, arrangé, joué et... bien ri.

Il prolongea même la route vers Buenos Aires, qu'il avait quitté 28 ans plus tôt. Il avait changé, la ville aussi. Quoique : « *Au bout de deux heures dans mon quartier, ça y était, je me disais : 'c'est la maison, ici'... dans ce tout petit périmètre de rien du tout, Santa Fé, Cabildo et Maipu...* »

Lui, rocker au pays du tango, était devenu quasi jazzman (pour faire simple) au pays des fromages au tournant de 1977, « viré » (c'est son mot) d'Argentine par de mauvais vents en semelles à clous et exporté vers Paris dans les soutes d'un vaisseau piazzollien jetant l'ancre à l'Olympia.

Autrement dit, un truc de fous, un vrai chamboule-tout.

À l'heure où Tomás Gubitsch, la cinquantaine en apparence apaisée, partage une bière avec nous du côté du Châtelet, à l'avant-scène d'un trottoir dégoulinant sous une cinglante pluie d'avril, on se souvient



que son premier disque français, en duo avec Osvaldo Caló, était titré « Resistiendo a la tormenta » (1982), que son disque en trio (avec le même, plus le bassiste Jean-Paul Celea), s'appelait « Contra vientos y mareas » (1988) et l'on se dit que cet homme-là a essuyé autant d'orages dans le cours de sa jeunesse argentine que de tempêtes sous son crâne d'exilé.

Pas si simple : « *cela paraît paradoxal, mais dans ces années de dictature, on pouvait connaître une jeunesse plutôt heureuse. L'éducation argentine traditionnelle a assez tendance à protéger*

l'enfance ». La révolte pourtant, l'envie de secouer les positions établies l'habitaient. Il tentait à l'époque auprès du bandonéoniste Rodolfo Mederos une improbable synthèse entre Franck Zappa et le tango, ce « *truc de vieux réacs* ». Il frayait aussi avec une star de la pop argentine, Luis Alberto Spinetta, suivit donc Piazzolla à Paname. Ah, Piazzolla ! Si beaucoup peinent à s'en dégager, lui l'a apprivoisé. Au point de produire une musique beaucoup moins piazzollienne que n'aurait pu l'induire son statut d'ancien accompagnateur. En gros : « *C'est tout de même unique de voir que toute une musique (le tango, s'entend) s'est ainsi résu-mée pendant des années à une seule et unique personne. Il était irrésistible cet homme-là. Il me mettait souvent hors de moi mais il jouait deux notes et toutes mes envies de boycott, toute ma colère s'évanouissaient. Je restais là à me dire : 'oh, et puis merde ! On joue !'. Il a ouvert tant de portes, et je ne peux pas l'ignorer, que ça me plaise ou pas. Mais si je ne suis pas obsédé par sa musique c'est aussi parce que je n'ai pas cherché à lui échapper. Adolescent, il était pour moi le vrai rebelle. Face à la coalition contre lui, j'étais de son côté, forcément...* »

« Sauvé par le jazz »

En vérité, Tommy Gubitsch ne s'est jamais obligé à écrire du tango. Il appartient dans ce Paris des années 80 à une mouvance qui ne jouissait plus des ancrages du tango traditionnel disparus avec les "Trottoirs de Buenos Aires" et il fut, pour partie et selon son mot, littéralement « *sauvé par le jazz* », dont le circuit fournissait alors lieux de concerts et connexions.

Aujourd'hui qu'il ranime via "Buenos Aires sur scène" une proposition musicale très argentine, notre homme constate pourtant : « *Le rapport du tango argentin avec Paris est tellement fort, même s'il m'a toujours paru assez inexplicable. Finalement, la connexion générationnelle perdue* ».



Il écrit délibérément des musiques sans bandonéon car « *c'est un peu ce que disait Borgès : s'il n'y a pas de chameau dans le Coran, c'est sans doute parce que ceux qui l'ont écrit ne pouvaient concevoir un monde sans chameau* ». Mais le revoici confronté à « *un rapport très conflictuel à cette musique* ». Conflictuel et naturel à la fois, comme la syntaxe d'une « *langue maternelle* », celle qu'implique l'intensité des sentiments, « *même si tu en possèdes une autre...* »

Tango et psychanalyse, deux spécialités argentines, le rapprochement lui fait éclore un sourire. La psyché ne porte-t-elle pas aussi « *ce jeu d'omissions, d'accentuations* », toute cette richesse dont se nourrit précisément le tango et qui « *s'explique sans doute par l'absence de percussions* ».



Photo : Astrid Di Crollanza

Tomás Gubitsch

Du coup, tous les instruments se sont mis à jouer de façon percussive. C'est pourquoi pour moi, la batterie y est un pléonasme : elle vient nous expliquer ce que l'on voudrait justement laisser supposer... »

Si tant est qu'il joue du tango, ce ne sera donc pas avec de gros sabots. À l'heure où le guitariste retrouvé caresse enfin l'idée d'un album en solo échappant à « *ce côté compétiteur, virtuose, des guitaristes* », qui l'insupporte un peu, il s'interroge sur « *le paradoxe qu'aura à résoudre la prochaine génération : voudra-t-elle aller toujours plus dans la sophistication ou rester dans l'expression populaire ?* ». Grave question. Grave ? Non, n'oublions pas de rire. ■

Jean-Luc Thomas

